

Deux poèmes

Paul Villeneuve

Volume 20, numéro 3 (117), mai-juin 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60063ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Villeneuve, P. (1978). Deux poèmes. *Liberté*, 20(3), 69–76.

Deux poèmes

PAUL VILLENEUVE

CHANSON-DÉCHIRURE

L'homme se déchire
aux rochers de pâleur
Quand sa main grise
arpente les toitures
d'une ville

et qu'un cri
de félin
Fait jaillir le feu à l'air
Qu'une source cascade
ces miroirs éteints
En trombes de sourires
Que ton corps
en geyser

Coule entre mes dents
Telle une herbe sucrée
Au soir d'une pluie
d'émeraude

Je sais si tant fragile
notre roulis
En ces peuplades moroses
Hommes aux peuples assourdis
En le lieu fait
d'une étape
à l'eau de vie

Je sais
je sais
si tant de dents noircies
Qu'il faille mordre
la neige
à pleine gueulée

Se souvenir d'un étrange passage
Et rêver que l'homme
N'habite plus
les bas-fonds de lui-même

Se dire aux gratte-ciel
de l'amour
Qu'un temps se fait de griserie
Par-dessus les grimaces
Et les cul-levés
d'une ombrelle
Ta main dans la mienne
Comme à l'hiver
Les oiseaux qui se mirent
au soleil enneigé

Toi

toi

d'un rythme

de ficelle

Entoure mes yeux

de tes sucreries

Que je boive à toi-même

comme une palmeraie

Que l'eau fait bonne

En ce puits secret

le voyageur attardé

peut s'y mourir

Tel un soleil de brousse

à ses feux colorés

Quand le marcheur

croit revivre sa vie

En un lieu d'éternité

Je suis l'eau de ce fleuve

braquée à mes pas

Et le temps d'une Afrique

trop nouvelle

Me délire ses chansons

Je suis dans mes pieds

Comme un chien pesant

aux portes d'une ville

Moi

moi

sourire

Et vous dire

comme un cri

au rebord de la falaise

Mon corps ailé

Comme aux arches des cathédrales

Vaguer la nuit

dans un plaisir si long

Comme aux toundras de vos rêves

Que nous marchions nos armées de phantasmes

Et qu'au béton

des capitales

Ruissellent des fleuves de vigne

Et nous serons

ces fleuves d'histoire

Qui parcourent les peuples

comme de longues racines

Où la sève gicle

entre nos doigts

LA PAROLE GISAIT

La parole gisait
au fond de la gorge trouée
de l'homme enchâssé
dans son périple lunaire
Et des yeux flambés
des aveugles
coulaient des fleuves de poix

Marche larvaire au rythme
des trombones
fusils cassés
couchant leurs rêves
aux mitrailles
d'une fin de siècle

Je vois
je vois
le programme de la fin
Qu'une fête de sang
Joue ses coulisses
derrière nos rêves

Se dire que l'homme
Accouple des pierres
Et creuse un lit de mouvance
aux lignées de sa vie

Se dire bestiole
plutôt qu'esprit
Et voir le grand chaviré
de l'histoire
au moment de l'atome

Que nos ventres éclatent
dans cette berge d'amour
Je sais ces rêves
comme cinéma crevé
Je sais ces voyages
comme passages
du temps
Pour le canot ailé
de l'amour

Toi dans ma tête
pépites de sang
Et vagueries des croisements
Qui bercent leur main
En ce grand lit-navire
Au départ des vallées
vers la mer

Que je dise mon creux
de la main gisante
Sur ce papier trop lourd
Et que tes ailes
pour demain
Emportent ton rire
sur mes joues

N'est-il que ce sillage
à l'infini roulement
de nos corps
en travers du temps

N'est-il qu'une follerie
de couleurs
Au miroir des grands fleuves
Qu'une présence
du vent
dans l'instant du matin

Je voyagerais tes lieux
 jusqu'à ta source
Dans l'infini parallèle
 de nos ombres
D'un matin d'Afrique
 où l'homme giclait
 son cœur
 comme une eau d'érable

Et ses rêveries-lumière
au quadrant de sa vie
Se fit le jeu de l'esprit

Et de la tendresse morte
 comme ces pierres
 gravées d'histoire
L'espace déchira ses voiles
 de nuages
 de l'homme à la femme
 de la terre à l'esprit

Fission des matières
L'homme trouait le temps
 comme un laser
Et devenait l'onde immortelle
Qui se perd à toutes les galaxies

Ne serais-je qu'une pensée
Qu'un vide au milieu du plomb
Je verrais ta brillance
 comme planète
 au cercle du chemin

Mourir à tous tes lieux
Et vivre tes tendresses
Toi petit cristal de mes larmes
Quand je deviens l'enfant
 de ta lumière...

Dites-moi que je rêve
 ou que je vis
En ces lucioles du jour
Où l'esprit s'effrite
Quand on ne sait plus parler

De l'homme comme forêt
Quand au regard
 s'élève une marée
 de voyance

Et si petites
 nos grandeurs
A nous convaincre
 de flatterie
Voyez ces abîmes flottant
 parmi les cendres